

2^e ÉDITION

Voir à la 2^e page
LES DERNIÈRES DÉPÊCHES
de la nuit

JOURNAL DE PARIS, POLITIQUE, QUOTIDIEN, ABSOLUMENT INDÉPENDANT

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
5 centimes par numéro

REDACTION & ADMINISTRATION : 21, RUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS

LES ANNONCES SONT REÇUES AUX BUREAUX DU JOURNAL
Annonces : 3 fr. la ligne. Réclames : 7 fr. 50 la ligne

OPINIONS

KARMA

Je vous envoie un petit conte bouddhiste, intitulé *Karma*. « Karma » signifie la croyance des Bouddhistes en ce que la destinée de l'homme dans cette vie est la conséquence de ses actes dans une vie antérieure et que le bien et le mal de sa vie future dépendent également de l'effort qu'il fera aujourd'hui pour fuir le mal et accomplir le bien.

Ce conte éclaire d'un nouveau jour les deux vérités fondamentales révélées par le christianisme : la vie est dans l'abnégation de son individualité et le bonheur des hommes est seulement dans l'union avec Dieu et, par lui, dans l'union entre eux.

J'en donne aujourd'hui la première partie.

Pandou, un riche joaillier de la caste brahmanique, se rendait, accompagné de son domestique, à Bénarès. Ayant rencontré sur la route un moine à l'aspect vénérable qui marchait dans la même direction, il le pria de prendre place à côté de lui.

— Je vous remercie pour votre bonté, dit le moine, car je suis bien fatigué. Cependant, comme je ne possède rien et ne puis vous payer rien en retour, je vous offrirai, en cas de besoin, quelques trésors spirituels que j'ai acquis en suivant la doctrine de Çakya-Mouni, le bienheureux Bouddha, grand-maître de l'humanité.

— Ils firent donc route ensemble, et Pandou écoutait avec plaisir les sages paroles de Bénarès.

Une heure après, arrivés à l'endroit où le chemin était inondé des deux côtés, ils aperçurent une charrette de paysan qui, avec une roue brisée, gisait sur le flanc et obstruait la voie.

Devala, le propriétaire de la charrette, allait à Bénarès pour y vendre son riz et il s'était pressé pour arriver avant l'aube. Si l'arrivait un jour en retard, les acheteurs, s'étant déjà approvisionnés, pourraient être partis.

Le joaillier voyant qu'il ne pouvait poursuivre son voyage si l'obstacle n'était pas enlevé, se fâcha et donna l'ordre à son esclave, Madagouta, de déplacer la charrette. Le paysan s'y opposait parce que sa voiture était si près du fossé qu'en la touchant on pouvait l'y précipiter. Mais le brahmine ne voulait rien entendre et ordonna à Madagouta d'exécuter ses ordres. Ce dernier, d'une force herculéenne et qui trouvait du plaisir à molester les faibles, jeta la charrette dans le fossé avant que le moine eût le temps d'intervenir. Lorsque Pandou passa et voulut continuer la route, le moine descendit vivement de la voiture et lui dit :

— Pardonnez-moi, monsieur, de vous quitter ; je vous remercie d'avoir été assez bon pour me permettre de voyager pendant une heure dans votre voiture. J'étais très fatigué, mais à présent, grâce à votre amabilité, je suis reposé. D'ailleurs, ayant reconnu dans ce paysan l'incarnation d'un de vos aïeux, je ne puis mieux vous récompenser pour votre bonté qu'en le secourant dans son malheur.

Le brahmine regarda avec étonnement le moine.

— Vous dites que ce paysan est l'incarnation d'un de mes aïeux ? C'est impossible !

— Vous ignorez, dit le moine, les liens nombreux qui nous unissent à la destinée de ce paysan. On ne peut pas demander, il est vrai, à un aveugle de voir. Aussi je vous plains seulement parce que vous vous nuisez à vous-même, et je tâcherai de vous défendre contre les blessures que vous voulez vous porter.

Malgré la grande bonté avec laquelle le moine parlait, le riche négociant ressentit le reproche et comme il n'y était pas habitué, il ordonna au cocher de continuer la route sans s'arrêter.

Le moine s'approcha de Devala, le salua, et se mit en devoir de l'aider à réparer la charrette et de ramasser le riz.

Le travail avançait si rapidement que Devala ne put s'empêcher de penser :

« Ce moine doit être un saint, on dirait que des esprits invisibles l'assistent. Si je lui demandais pourquoi l'orgueilleux brahmine n'a traité d'une façon si rude... »

Mon bon monsieur, fit-il, ne pourriez-vous pas me dire pourquoi j'ai subi une pareille injustice de la part d'un homme auquel je n'ai jamais fait de mal ?

— Cher ami, répondit le moine, vous n'avez subi aucune injustice ; il vous a été seulement rendu, dans votre existence présente, ce que vous avez commis sur ce brahmine, dans la vie passée. Et je ne me tromperai pas en disant que même aujourd'hui vous feriez un brahmine ce qu'il vous a fait si vous étiez à sa place et si vous aviez un esclave aussi fort.

Le riz fut bientôt ramassé, puis placé dans la charrette et le moine et le paysan s'en allèrent à Bénarès. Ils n'étaient plus loin de la ville lorsque le cheval se jeta tout à coup de côté.

Un serpent ! un serpent ! s'écria le paysan. Le moine regarda attentivement l'objet qui avait effrayé le cheval, descendit de la charrette et ramassa une bourse pleine d'or.

« Cette bourse n'a pu être perdue que par le riche joaillier », pensa-t-il, et il remit la bourse au paysan en disant :

— Prenez cette bourse, et lorsque vous serez à Bénarès, allez à l'hôtel que je vous indiquerai, demandez le brahmine Pandou et rendez-lui son argent. Il s'exécutera de l'action grossière qu'il a commise vis-à-vis de vous, mais vous lui direz que vous lui avez pardonné, et que vous lui souhaitez réussite dans toutes ses entreprises, car, croyez-moi, plus grands seront ses succès, mieux cela vaudra pour vous. Votre destinée dépend sous bien des rapports, de la sienne.

Cependant Pandou était arrivé à Bénarès et rencontra le riche banquier Malmek, avec lequel il était en relations d'affaires.

— Je suis perdu, lui dit Malmek, si je n'achète pas aujourd'hui même une charrette du meilleur riz pour la cuisine royale. Il y a à Bénarès un banquier, mon ennemi acharné, qui ayant appris que j'ai traité avec le majordome royal pour lui livrer ce matin même une charrette de riz, a acheté tout ce qui se trouvait de cette marchandise. Le majordome m'a affirmé que la police n'envoie pas du ciel un ange à mon aide.

Pendant que Malmek racontait son malheur, Pandou s'aperçut qu'il avait perdu sa bourse. Après avoir bien cherché dans la voiture et n'ayant rien trouvé, il crut que son esclave, Madagouta, l'avait prise. Il appela les gens de la police et leur dit que son esclave l'avait volé.

Puis, sur ses ordres, Madagouta fut attaché et torturé afin de lui arracher l'aveu du vol. — Je ne suis pas coupable, laissez-moi ! criait le pauvre esclave, je ne puis supporter ces tortures ! Je suis innocent, et je souffre pour les crimes des autres ! Oh ! si je pouvais obtenir le pardon du paysan auquel j'ai fait du mal pour faire plaisir à mon maître ! C'est bien la punition de ma cruauté.

Les gens de police continuèrent à frapper l'esclave, lorsque Devala s'approcha de l'hôtel et, au grand étonnement de tous, tendit à Pandou sa bourse.

L'esclave fut aussitôt délivré des mains de ses bourreaux, mais, fâché contre son maître, il s'enfuit dans les montagnes et se joignit à une bande de brigands.

Malmek, apprenant à son tour que le paysan pouvait lui vendre du riz, et de la meilleure qualité, s'empressa de lui acheter toute la charrette et lui paya un prix triple ; et Pandou, content d'avoir retrouvé son argent, s'empressa d'aller au couvent pour demander au moine les explications qu'il lui avait promises.

Marado lui dit :

— J'aurais pu vous donner l'explication que vous désirez ; mais sachant que vous êtes incapable de comprendre la vérité, je préfère ne rien vous dire, sauf à vous donner un conseil : traitez tout homme que vous rencontrez comme vous vous traitez vous-même ; servez-le comme vous voudriez qu'on vous serve. Ainsi vous sèmerez la semence des bonnes actions et la moisson vous profitera aussi.

— O moine ! donnez-moi l'explication, dit Pandou, et il me sera alors plus facile de suivre votre conseil.

— Eh bien, écoutez ! répondit le moine, je vous donnerai la clé du mystère ; si même vous ne le pénétrez pas, croyez à ce que je vous dis. Se considérer comme un être isolé est une illusion, et celui qui dirige toutes ses pensées pour accomplir la volonté de cet être isolé, suit une voie fautive qui le conduira dans l'abîme du péché. Si nous nous considérons comme des êtres isolés, c'est parce que le voile de Maya aveugle nos yeux et nous empêche de voir les liens indissolubles avec nos proches, et nous empêche de trouver notre communion avec les âmes des autres êtres. Peu d'hommes connaissent cette vérité. Que les paroles suivantes soient votre talisman :

« Celui qui nuit aux autres, fait du mal à soi-même. »

« Celui qui aide aux autres, fait du bien à soi-même. »

« Cessez de vous considérer comme un être isolé et vous marcherez dans la voie de la vérité. »

Pour celui dont la vue est obscurcie par le voile de Maya, le monde semble divisé en individualités innombrables. Et un pareil homme ne peut pas comprendre la portée de l'amour universel pour tout être vivant.

Pandou répondit :

— Vos paroles ont une profonde signification et je m'en souviendrai. J'ai fait un petit bien, et je ne m'en suis pas rendu compte. Mais pendant mon voyage à Bénarès, et voici quelles conséquences heureuses j'en retire. Je vous dis beaucoup, car, sans vous, non seulement j'aurais perdu ma bourse, mais encore il m'aurait été impossible de négocier, à Bénarès, les affaires qui me notablement accablent ma fortune. De plus, grâce à vous, la charrette de riz est arrivée à temps pour sauver mon ami Malmek. Si tous les hommes pénétraient la vérité de vos préceptes, combien tout monde deviendrait meilleur, combien le mal y aurait diminué et le bonheur universel augmenté ! Je voudrais que la vérité de Bouddha soit comprise de tous ; c'est pourquoi je veux fonder un couvent dans mon pays, Kolshambi, et je vous prie de m'aider à fonder une retraite pour les frères, disciples de Bouddha.

Léon Tolstoï.

L'« ECLAIR » publiera demain un article de M. E. LEDRAIN

LA POLITIQUE

Arton est arrêté. Il est arrêté juste quinze jours après qu'un cabinet nouveau, en entrant aux affaires, s'est déclaré prêt à faire la lumière sur certains scandales financiers auxquels se rattachent, dit-on, mêlés des noms d'hommes politiques. Y a-t-il, entre deux faits si rapprochés, corrélation ou simple coïncidence ? D'après les récits qu'on publie, les opérations qui viennent d'aboutir à un résultat qui n'était plus guère espéré, auraient commencé il y a plus d'un mois, sous le précédent cabinet, par conséquent. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute cette version que la précision de certains détails fait paraître assez plausible. Le ministère en tout cas ne peut être que consolidé par l'événement qui vient de se produire. S'il faut s'en rapporter aux scrutins de la séance consacrée aux Chemins de fer du Sud, la majorité de la Chambre paraît très désireuse de voir définitivement tirer au clair les accusations qui ont été à diverses époques portées contre quelques-uns de ses membres. Il est donc présumable qu'elle trouvera dans la réouverture de l'instruction sur les affaires de Panama, que fait prévoir l'arrestation du principal complice de M. de Reinach, de nouveaux motifs de se ranger autour d'un cabinet à qui elle semble bien avoir donné, pour tout ce qui touche à l'œuvre de justice estimée nécessaire, une sorte de mandat spécial. D'ailleurs, il n'est pas douteux que les crimes ou délits relevés à la charge du pseudo-Newman figurent parmi ceux qui peuvent donner lieu à extradition ; Arton est bien portant. Rien ne paraît devoir s'opposer à son transfert à Paris. Dans ces conditions, il est permis de croire que l'affaire ne trahira pas en longueur. Arton parlera-t-il ? Ici commence à planer le doute dont va s'émouvoir quelques semaines d'incertitude publique. Arton a la main pleine de secrets, mais il n'est pas absolument démontré qu'il jugera de son intérêt de l'ouvrir. D'autres avant lui pouvaient parler, avaient donné à entendre qu'ils parleraient, qui se sont tus cependant. Si Arton ne parle pas, si l'on a pris des précautions pour mettre en sûreté les papiers qui compromettent, dit-on, bien des gens — les fameux 104 inscrits sur la liste mystérieuse — à moins d'incident imprévu l'affaire tournera au court. S'il parle, au contraire, qui sait à quelles chutes nous allons encore assister ! Mais quoi ! les choses sont au point où il n'est plus possible de s'arrêter. Cette affaire de Panama a remué trop de hontes, elle a fait jaillir trop de boue pour que le devoir ne s'impose pas de l'énergie nettoyage que réclame depuis longtemps l'opinion publique. Il faut en finir une bonne fois. Qu'on en finisse donc. Au bout du compte, mieux vaut encore crever l'abcès que de se laisser envahir par ses poisons.

ARTON

LA FILATURE ET L'ARRESTATION DU CONTUMAX

A-t-on voulu arrêter Arton ? — Les poursuites à différentes époques. — Une intervention occulte. — Le ministre Bourgeois et M. Lépine. — L'extradition. — Les papiers. — Quelles révélations attendre ?

L'arrestation d'Arton a naturellement les honneurs de la journée. On ne s'occupe guère d'autre chose. Ce que l'on a cherché à savoir surtout hier, c'est :

1° A quelle circonstance on doit attribuer l'arrestation : hasard de police ou volonté particulière du ministre Bourgeois ;

2° Si l'extradition d'Arton pourra être accordée et dans quels délais ;

3° Si l'on doit s'attendre, étant donné ce que l'on sait de l'homme, à des révélations sensationnelles propres à rouvrir l'ère des arrestations panamistes.

Le cherche-t-on ?

Il est indéniable qu'Arton depuis sa fuite a été recherché, mais non de bonne foi par tout le monde. Il semble qu'il y ait eu dans ces recherches deux courants ; tandis que d'un côté on faisait diligence pour retrouver l'insaisissable, d'un autre côté, en vertu d'un ne sait quels ordres ou quels conseils, on trahissait évidemment le mandat avoué et l'on donnait à penser que l'on voulait favoriser la fuite d'Arton.

Autant que de M. Dupas, sur ce chapitre, il ne se sentait point être impossible d'obtenir de M. Goron, qui fut employé à la recherche d'Arton, des renseignements très édifiants, s'il voulait parler.

A l'origine, les agents français Soudais et Houillier furent mis à sa poursuite ; ils le filèrent de Budapest à Vienne. A ce moment Arton était du dernier bien avec une actrice, Lily Meers. Alors on a cherché à savoir ce qu'Arton pouvait avoir de dangereux ; on a voulu le sonder et l'on s'est surtout occupé de joindre l'actrice qui se répandait en discours abondants sur son ami.

Arton, disait-elle, je sais où il est. Je reçois de lui beaucoup de lettres qui me parviennent par quatrième main ; mais je ne le trahirai pas. On ne le découvrira jamais. Il se porte bien. Il n'a aucune crainte d'être pris. Les Français me poursuivent maintenant. Je connais très bien M. Soudais et son compagne. Ils se trouvent probablement dans le même train que moi. Ils croient peut-être que je vais me rencontrer avec Arton à Gênes.

Arton a tant de papiers compromettants dans les mains qu'il serait désagréable à bien des gens, à Paris, qu'on parvint à l'arrêter. Mais il s'agit sans doute bien plus de mettre la main sur ces papiers que sur Arton lui-même. Cependant, on n'arrivera pas à l'arrêter. Il est trop bien informé des allées et venues des détectives chargés de courir après lui. Que voulez-vous ? Il arrive à Bâle, puis à Paris, tout de suite, et deux heures plus tard, arrivent les détectives. Ça a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout.

On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien d'autre que l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en face d'Arton et ne l'arrêta point.

Différentes filatures

On déclare, à la préfecture de police, que chaque fois que le fugitif était signalé quelque part, immédiatement des agents étaient dirigés sur ses traces. Quelques-unes des poursuites les plus récentes sont devenues célèbres : celle de Manchester en octobre 1924 ; celle de Paris, une heure après, il reçoit une dépêche de Paris : il repart, tout de suite, et deux heures plus tard, arrivent les détectives. Ça a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout.

On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien d'autre que l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en face d'Arton et ne l'arrêta point.

On déclare, à la préfecture de police, que chaque fois que le fugitif était signalé quelque part, immédiatement des agents étaient dirigés sur ses traces. Quelques-unes des poursuites les plus récentes sont devenues célèbres : celle de Manchester en octobre 1924 ; celle de Paris, une heure après, il reçoit une dépêche de Paris : il repart, tout de suite, et deux heures plus tard, arrivent les détectives. Ça a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout.

On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien d'autre que l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en face d'Arton et ne l'arrêta point.

On déclare, à la préfecture de police, que chaque fois que le fugitif était signalé quelque part, immédiatement des agents étaient dirigés sur ses traces. Quelques-unes des poursuites les plus récentes sont devenues célèbres : celle de Manchester en octobre 1924 ; celle de Paris, une heure après, il reçoit une dépêche de Paris : il repart, tout de suite, et deux heures plus tard, arrivent les détectives. Ça a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout.

On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien d'autre que l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en face d'Arton et ne l'arrêta point.

On déclare, à la préfecture de police, que chaque fois que le fugitif était signalé quelque part, immédiatement des agents étaient dirigés sur ses traces. Quelques-unes des poursuites les plus récentes sont devenues célèbres : celle de Manchester en octobre 1924 ; celle de Paris, une heure après, il reçoit une dépêche de Paris : il repart, tout de suite, et deux heures plus tard, arrivent les détectives. Ça a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout.

On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien d'autre que l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en face d'Arton et ne l'arrêta point.

On déclare, à la préfecture de police, que chaque fois que le fugitif était signalé quelque part, immédiatement des agents étaient dirigés sur ses traces. Quelques-unes des poursuites les plus récentes sont devenues célèbres : celle de Manchester en octobre 1924 ; celle de Paris, une heure après, il reçoit une dépêche de Paris : il repart, tout de suite, et deux heures plus tard, arrivent les détectives. Ça a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout.

On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien d'autre que l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en face d'Arton et ne l'arrêta point.

On déclare, à la préfecture de police, que chaque fois que le fugitif était signalé quelque part, immédiatement des agents étaient dirigés sur ses traces. Quelques-unes des poursuites les plus récentes sont devenues célèbres : celle de Manchester en octobre 1924 ; celle de Paris, une heure après, il reçoit une dépêche de Paris : il repart, tout de suite, et deux heures plus tard, arrivent les détectives. Ça a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout.

On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien d'autre que l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en face d'Arton et ne l'arrêta point.

On déclare, à la préfecture de police, que chaque fois que le fugitif était signalé quelque part, immédiatement des agents étaient dirigés sur ses traces. Quelques-unes des poursuites les plus récentes sont devenues célèbres : celle de Manchester en octobre 1924 ; celle de Paris, une heure après, il reçoit une dépêche de Paris : il repart, tout de suite, et deux heures plus tard, arrivent les détectives. Ça a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout.

On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien d'autre que l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en face d'Arton et ne l'arrêta point.

On déclare, à la préfecture de police, que chaque fois que le fugitif était signalé quelque part, immédiatement des agents étaient dirigés sur ses traces. Quelques-unes des poursuites les plus récentes sont devenues célèbres : celle de Manchester en octobre 1924 ; celle de Paris, une heure après, il reçoit une dépêche de Paris : il repart, tout de suite, et deux heures plus tard, arrivent les détectives. Ça a été la même chose en Roumanie, en Bulgarie et partout.

On se crut certain de n'avoir pas à redouter grand chose des déclarations d'Arton. L'ordre partit d'arrêter Arton, mais on l'aurait manqué réellement. On se consola en rapportant la fameuse valise, mais elle ne contenait rien d'autre que l'opinion.

L'agent secret Dupas a été très certainement chargé de cette filature qui, par politique, ne devait pas aboutir à une arrestation. Il est hors de doute aussi qu'un des principaux chefs de notre police se trouva à Londres en face d'Arton et ne l'arrêta point.

rien combattant de la guerre de Sécession, a longtemps habité l'Amérique et parle l'anglais comme le français.

Orion reçut les instructions verbales du préfet, concernant l'arrestation et les perquisitions à opérer, et partit le soir même par le rapide.

L'inspecteur principal arriva à Londres, samedi à dix heures du matin. Il se rendit aussitôt à Scotland-Yard, pour s'entendre avec M. Melville et lui demander les détectives nécessaires à l'opération.

M. Orion était secondé par le jeune brigadier de la sûreté Debischoff, qui, pour avoir habité Londres, parle également très bien l'anglais, et qui depuis quelques jours s'occupait d'« filature ».

Toutes les formalités étaient terminées à une heure et demie de l'après-midi, et à trois heures, Arton était arrêté et conduit devant le tribunal de Bow-Street, comme nous l'avons rapporté hier.

C'est exactement à 6 heures 35 minutes du soir que le préfet de police, à ce moment occupé à la séance d'examen oral des secrétaires de commissaires de police, reçut de Londres la dépêche chiffrée annonçant l'arrestation. Il se rendit aussitôt dans son cabinet et téléphona au président du conseil qui l'appela au ministère.

Il fut décidé que la nouvelle de l'arrestation ne serait pas ébruée, et qu'on attendrait pour en parler aux agences — car on craignait une déconvenue possible — l'arrivée de la dépêche confirmative.

C'est pourquoi la nouvelle n'a été connue que si tardivement. Un détail qui a sa saveur : les journaux anglais qui paraissent hier matin ne mentionnaient point cet événement, qui ne s'ébruita également à Londres que fort tard, et quand le journal du samedi était terminé.

L'extradition

Arton est arrêté — mais il n'est pas extradé. Le sera-t-il ? C'est la seconde question.

Il y a à ce sujet deux versions. La première, de police, on ne prévoit pas de difficultés sérieuses pour l'extradition, mais seulement quelques retards possibles. Si tout marchait au gré des magistrats français, Arton pourrait être à Paris jeudi soir.

Dans l'éventualité de retards apportés par les autorités anglaises, très formalistes d'habitude et qui aiment à s'entourer de précautions multiples, le préfet de police a fait partir hier soir par le rapide M. Cochet, chargé de la mission.

Le chef de la sûreté a pour mission, dès son arrivée dans la cité, de s'assurer du résultat des perquisitions faites par l'inspecteur principal Orion, depuis l'arrestation d'Arton, et de les compléter au besoin. On paraît, en haut lieu, attacher la plus grande importance à cette partie des opérations.

M. Cochet devra donc reprendre une à une les diverses visites domiciliaires que les deux agents ont faites, de concert avec la police anglaise, au domicile d'Arton et dans les maisons où il fréquentait assidûment.

Cette première partie de sa mission terminée, le chef de la sûreté commencera les démarches nécessaires à l'extradition, afin d'en hâter le plus possible la réalisation.

Nous disions qu'on ne prévoyait pas d'entraves sérieuses. En fait, d'après le rapport d'Orion, reçu hier, Arton demande à grands cris à être ramené à Paris. Il prétend qu'il ne fera aucune opposition à son départ immédiat et n'invokera aucun des délais que lui donne la loi anglaise. Mais on s'est aperçu au ministère des affaires étrangères que le traité d'extradition n'avait pas prévu le consentement du détenu, et comme Arton est le premier des accusés qui n'ait pas épuisé tous les moyens de retarder l'extradition, le plus possible en trébuchant derrière les délais d'opposition, on ne sait encore comment les autorités anglaises envisageront cette situation nouvelle.

Donc, s'il survient des retards, c'est que la magistrature anglaise ne voudra tenir aucun compte des désirs d'Arton, et que, comme pour Meunier, toutes les formalités d'appel auront été épuisées.

L'autre version est sensiblement différente ; il n'est plus du tout question de la bonne volonté d'Arton ; à la vérité, elle vise surtout les détails de la procédure anglaise ayant trait à l'extradition.

Arton, dit-on, d'après cette deuxième version, doit comparaître de nouveau mardi devant le tribunal d'extradition de Bow-Street.

Il n'est guère probable que les débats aient lieu aussitôt. Il faudrait pour cela que le dossier du gouvernement français fût prêt et traduit à cette date. Or, il est très peu vraisemblable qu'il en soit ainsi.

Arton choisira demain son défenseur, avec lequel il aura à s'entendre. Celui-ci aura besoin de prendre connaissance du dossier du gouvernement français et demandera la remise à huitaine, qui sera évidemment accordée.

Il est même probable que cette remise ne sera pas seule.

En attendant que son sort se décide au point de vue de l'extradition, Arton est enfermé à la prison d'Holloway, où, en dehors de ses conseils judiciaires, personne ne peut l'approcher, à moins qu'il ne soit sur sa demande et avec la permission de l'inspecteur en chef. Inutile d'ajouter que cette permission n'est jamais accordée aux journalistes.

Le secret d'Arton

Supposons — ce qui est plus que vraisemblable — l'extradition accordée et Arton devant les magistrats. Quelles sont les conséquences de sa comparution en justice ? L'ère des scandales peut-elle être ouverte ? Parlera-t-il ? Et s'il parle, qu'aura-t-il à dire ?

La doctilité avec laquelle il s'est laissé prendre, le désir d'être jugé vite, témoignent d'une profonde lassitude. Il n'adapte plus ces airs de défi et de bravade qui lui étaient familiers. Il a perdu sa confiance en ses secrets, avec ses instincts combattifs. Il apparaît veillé, effaibli, et l'on ne voit pas un tel homme, le seul désir de se venger de gens qui n'ont point précipité sa perte, rouvrant la série des scandales avec ses souvenirs.

C'est l'impression qu'on rapporte des conversations que l'on peut avoir, dans les milieux officiels. S'il parle et que ce soit pour accuser, on l'entendra, et la justice suivra son cours, mais on incline à penser que sa capture ménagera plutôt de ce côté des déceptions.

Si l'on doit trouver quelque chose, c'est dans les papiers qu'il avait en sa possession, et qu'il n'a dû saisir des hier. Mais sur ce point la dépêche d'Orion est muette. M. Cochet a tout spécialement porté ses investigations de ce côté.

On a souvent parlé de ces papiers qu'il détenait. On les a cherchés jusque dans le calorifère de Mme de Nérès. M. Andrieux s'est dit hier si convaincu de leur importance qu'il a raconté avoir offert la forte somme à Arton pour acheter la preuve de la vanité de quelques parlementaires. Pour sa sauvegar